

—Vingt sous ! jette, avec un juron, un homme endimanché.

—Vingt-deux... offre un ouvrier sale.

—Vingt-cinq... brait un gros garçon, en tablier.

—Va donc ! me dit alors Lydie.

—Vingt-huit sous ! criai-je de ma petite voix perçante.

Le crieur se retourne, rit et continue :

—Vingt-huit sous ? Plus rien ? On ne dit plus rien ?... Adjugé !

Le marteau du notaire tombe, la vente reprend, et je m'enfuis, pleurant, tenant serré entre mes bras tout ce qui me reste de ma tante, de sa douceur et de mes gais jours d'autrefois ; tandis qu'une vieille cousine, qui ne voit en tout ceci qu'un enfantillage, s'égaye de me voir avec mes poteries.

Le second jour de vente, on enleva les scellés du grenier et l'on se mit à en tirer le contenu. On jeta au feu de vieux cartons, des papiers salis, jaunis par le temps, des corbeilles cassées, des chiffons fongés par les souris, les loirs. On fit des tas de la ferraille, et l'on descendit, pour être brûlés, les objets vermoulus : boîtes, chaises, coffres. Subitement, je m'aperçois que l'on emporte en bas, avec eux, le dévidoir :

—Lydie, Lydie, le dévidoir ! Je l'achèterai ; je l'ai toujours voulu, et ma tante y tenait tant !

—Baste ! dit Lydie, tu peux bien le prendre ; tout cela, c'est pour brûler.

Alors, elle va parler aux hommes qui descendent les meubles et les morceaux, et revient, triomphante, avec le dévidoir qu'elle me pose sur les bras.

—Tiens ! le voilà. Mademoiselle avait toujours désiré qu'il fût pour toi.

En passant devant la salle où la vente a repris :

—Où as-tu volé cela ? me dit mon père.

—C'est le notaire qui a assuré que c'était à brûler ; et on m'a permis de le prendre.

—Fais attention de ne pas le casser, me souffle maman ; ma tante y tenait beaucoup.

Encore une fois, le porte de communication claque, et je suis à la maison avec mon bien. Je monte l'escalier, j'entre dans ma chambre, je m'assieds par terre, sur un coussin et je pose le dévidoir devant moi.

Je commence par bobiner le fil sur un peloton que j'ai détaché d'une des branches où il était soigneusement noué par un ruban d'un rose pâle devenu gris. Puis, l'écheveau mis en peloton, je veux remettre le peloton en écheveau. C'est plus malaisé, mais, après avoir essayé, fait, défait, refait, j'y réussis.

Il avait été formé d'un morceau de papier fort, couvert d'une large écriture ronde, unie, dont la netteté appela mon attention d'écolière.

—Mademoiselle, disait le billet, c'est donc vrai ce que l'on me dit ? Nos projets charmants, nos rêves d'avenir, tout est fini ! Vous ne voulez plus souscrire à la demande que j'avais espéré voir exaucée par vous. Depuis ma conversation avec votre frère, je me livre à maintes pensées, car j'avais attendu une autre réponse, me fondant sur le gracieux accueil dont vous avez toujours bien voulu m'honorer, au milieu de votre estimée famille.

—J'imagine, mademoiselle et bien respectée amie, que seulement des causes de la plus grande importance ont pu vous

faire revenir sur une décision qui m'était favorable, et je veux vous dire que, connaissant votre droiture, je ne puis que m'incliner, non sans amertume et sans peine, mais du moins sans arrière-pensée et en vous assurant de mon entier dévouement, maintenant et toujours, pour une personne à l'égard de laquelle je professe la plus grande amitié et le plus profond respect.

“Dermonville.”

Dermonville !... Dermonville !... Mais je connais ce nom. J'ai plusieurs fois entendu parler de mon oncle Dermonville. Ne m'a-t-on pas dit que les enfants l'appelaient mon oncle, quoiqu'il ne fut pas de la famille, parce qu'il n'avait jamais voulu se marier, n'avait pas de proches parents, se trouvait seul. C'était un nom qu'il aimait et qu'on lui donnait par amitié. Il était légendaire pour son courage, sa fermeté ; il était grand, fort, et avait été officier sous l'Empire. Oui, oui, il me semble qu'en parlant de lui, bonne maman disait : mon oncle, le général.

Le jour baisse ; de la rue, à côté, les bruits montent adoucis ; j'écoute les enchères se succéder, rumeur qui s'élève et retombe. Le tourbillon de mes pensées ne discontinue pas.

Je crois bien que je le connaissais, mon oncle Dermonville, comme je disais après les autres ! et combien souvent on m'en avait parlé ! Ma tante aussi en faisait grand éloge. Jamais, d'ailleurs, elle n'avait colporté un cancan ou une accusation même minime. Elle disait : c'est peut-être de la médisance ! et si, la chose bien avérée, on lui en parlait : (oui, on le prétend) répliquait-elle. Délicieux caractère ! Est-il rien de plus adorable qu'une aimable vieille ?

Je suis là, ma lettre à la main, tandis que sous la fenêtre se termine la vente. On entend s'éloigner la foule et le tapage des vieux meubles que l'on démonte pour les emporter. Je fouille mes souvenirs, je cherche, je pense, je rêvasse, et à côté, maman entre, allume la lampe, et, près de moi, son ombre projetée passe, rampe, sursaute, prend des poses bizarres. Une lame de plancher brille dans l'ombre.

Je serre mon papier dans ma poche, et, une main sur le dévidoir, je cherche à retrouver : Ainsi, c'était à ma tante, à ma très vieille tante, qu'était adressée cette lettre ! Il est vrai que l'on ne vient pas au monde tout vieux ! Comme il doit y avoir longtemps que ma tante était jeune ! Pourquoi donc n'a-t-elle pas voulu se marier, puisque mon oncle Balthazar (c'est ainsi qu'il s'appelait) l'avait demandée et qu'elle l'aimait bien (on le voyait dans la lettre). Puisque tout le monde estimait M. Dermonville, et que chacun affectionnait ma tante, ils auraient fait un ménage très assorti. Mais pourquoi le refusait-elle ? et comment a-t-elle pu laisser sa lettre dans le peloton de fil ?... Elle ne se souvenait peut-être point qu'elle était là... Cependant, puisqu'elle ne voulait pas que l'on touchât au dévidoir !... Ce devait être parce qu'elle pensait à son Balthazar en dévidant, et qu'alors, sans faire attention, elle avait bobiné son fil autour du billet. Peut-être encore l'avait-elle fait exprès, voulant le garder comme souvenir, et désirant qu'on ne le sut pas dans la famille. C'est plutôt cela !

Il me semble la voir, ma tante, telle que la représentait un portrait ancien : une rose dans les cheveux, une écharpe aux coudes. Je la vois dévidant, l'air songeur, son fil de lin, dans la salle éclairée seulement par une petite lampe. Et je vois